

## ***Sous le pin de Grazia Deledda***

**SILVIA CONTARINI**

*UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – CRIX (CENTRE DE RECHERCHES  
ITALIENNES, ÉTUDES ROMANES)  
silvia.contarini@parisnanterre.fr*

1. Lors de la cérémonie de remise du Prix Nobel, qu'elle obtient en 1926, l'écrivaine Grazia Deledda, l'une des rares femmes et l'un des rares Italiens honorés de la prestigieuse récompense littéraire, entame son discours par ces mots : « Je suis née en Sardaigne ». Elle parle ensuite de sa famille, de sa vocation littéraire contrariée et de sa persévérance. Elle décrit enfin en ces termes l'univers qui a forgé sa sensibilité personnelle et artistique :

J'ai vécu avec les vents, avec les bois, avec les montagnes. J'ai regardé pendant des jours, des mois et des années le lent déroulement des nuages sur le ciel sarde. J'ai mille et mille fois appuyé ma tête sur les troncs des arbres, sur les pierres, sur les rochers pour écouter la voix des feuilles, ce que disaient les oiseaux, ce que racontait l'eau courante. J'ai vu l'aube et le coucher du soleil, la lune qui apparaissait dans l'immense solitude des montagnes, j'ai écouté les chants, les musiques traditionnelles et les contes de fées et les discours du peuple. C'est ainsi que mon art s'est formé, comme une chanson, ou un refrain qui viendrait spontanément aux lèvres d'un poète primitif<sup>1</sup>.

2. Écrivaine prolifique (romans et nouvelles), traduite dans le monde entier, Deledda est désormais un "classique" de la littérature italienne, une auteure canonisée, toujours étudiée dans les écoles italiennes et objet de nombreux travaux critiques. Et ce en dépit d'une esthétique (vériste, décadentiste) et de thématiques (la fatalité qui écrase, la faute inexpiable, l'éthique patriarcale immuable, les liens du sang, la religiosité profonde, la foi, la nature sauvage, une culture archaïque) qu'on pourrait considérer comme vieilles, désuètes et peu conformes aux préoccupations de la

1 « Ho vissuto coi venti, coi boschi, colle montagne. Ho guardato per giorni, mesi ed anni il lento svolgersi delle nuvole sul cielo sardo. Ho mille e mille volte poggiato la testa ai tronchi degli alberi, alle pietre, alle rocce per ascoltare la voce delle foglie, ciò che dicevano gli uccelli, ciò che raccontava l'acqua corrente. Ho visto l'alba e il tramonto, il sorgere della luna nell'immensa solitudine delle montagne, ho ascoltato i canti, le musiche tradizionali e le fiabe e i discorsi del popolo. E così si è formata la mia arte, come una canzone, o un motivo che sgorga spontaneo dalle labbra di un poeta primitivo. » De ce discours est disponible un enregistrement partiel : <https://www.youtube.com/watch?v=Y8XBNigpMss>

modernité. Sans doute, ce qui fascine encore de nos jours, dans son œuvre, c'est la force primitive du monde naturel, c'est l'enchantement de la légende, ce sont des personnages démunis jetés dans la tourmente des passions et confrontés aux rudes épreuves auxquelles la vie les soumet. La nouvelle «*Sotto il pino*» (Deledda, 1939 ; 185-192)<sup>2</sup>, que nous proposons ici en traduction française inédite, en hommage à Catherine Heymann, tout en présentant certains de ces traits typiques, est à lire comme un conte, aux tonalités plus poétiques et féériques que tragiques.

### *Sous le pin*

3. La contrée tenait son nom de ce pin solitaire, le survivant sans doute de forêts très anciennes dont même la tradition ne se souvenait pas : il était extraordinaire de par sa grande hauteur et le volume de ses branches puissantes, mais aussi à cause de sa survie presque miraculeuse dans cette extension de plaines ondoyantes presque sauvages et arides, dépourvues de toute autre végétation. Seuls les figuiers y poussaient, bas, trapus, épais, avec des troncs et des branches blanchâtres qui ressemblaient aux membres de géants infirmes courbés sur leur défaite ; et la vigne, aussi, qu'un agriculteur volontaire avait essayé de planter sur des étendues face à l'est, vers les montagnes lointaines, une vigne qui donnait un petit vin clair, âpre, frêle. Pourtant, de l'autre côté de la mer arriva un homme, je crois qu'il s'agissait d'un bagnard, condamné pour je ne sais quelle faute qui devait être involontaire, car il suffisait de regarder droit dans ses yeux bleus, stupéfaits, dans un visage pâle et lisse comme celui d'une femme, pour lui faire confiance. Le bon paysan qui avait courageusement planté la vigne dans la plaine désolée eut confiance en cet homme dès qu'il se présenta à lui pour demander du travail.
4. — Va au lieu-dit Le Pin, et regarde s'il y a quelque chose à faire.
5. L'homme y alla : il revint qu'il était un autre, ses yeux semblaient avoir pris un peu du bleu vif et étincelant au-dessus du pin.

2 La nouvelle est publiée dans le recueil DELEDDA Grazia, *Il cedro del Libano*, Milano, Garzanti, 1939 et également disponible en ligne : <https://archive.org/details/cedrodellibanoodeledda/page/n193/mode/2up>

6. — Tout est à faire, car il y a un trésor caché parmi les pierres sous le mur d'enceinte, dit-il. Et alors que le paysan le regardait comme on regarde un idiot, il ajouta :
7. — Il y a de l'eau.
8. Il s'appelait Arcangelo. Et comme un archange, peu à peu il transforma ce lieu en un petit paradis sur terre. Il creusa parmi les pierres, il construisit un bassin où l'eau émergeait lentement, certes, mais en quantité suffisante pour alimenter un potager, qu'il planta en carré bordé de fleurs. Du jamais vu. Quand les gens allèrent le voir, ce fut une fête, surtout pour nous, jeunes filles, sauvages, oui, comme l'était ce lieu avant l'arrivée d'Arcangelo, mais qui avions une inclination naturelle à devenir, comme ce lieu, charmantes et cultivées. Et notre âme ressemblait à ce pin, qui s'élevait très haut, ami du ciel, des oiseaux et des teintes orientales de l'horizon, ce pin qui surplombait tout ce qui l'entourait et paraissait plus haut que les montagnes lointaines, qui vivait dans son coin, surplombant le petit et pourtant grand labeur de l'homme exilé, sans se soucier des choux et des fleurs ; seul et puissant avec ses silences, ses murmures, ses rages océaniques quand il luttait contre les vents et vainquait leur bruit.
9. Vint le jour où Arcangelo avait purgé sa peine, mais quand on lui demanda s'il allait partir, il se souleva au-dessus de sa fidèle bêche et il dit, en désignant le pin :
10. — Si on me le permet, je construirai un abri sous le pin, maintenant que je ne dois plus me présenter tous les soirs à la police et m'enfermer dans un cachot gardé par la ronde. Ce sera mon départ.
11. Il reçut l'autorisation de construire un abri : les pierres ne manquaient pas, le bois manquait, mais pas un brin du pin ne devait être touché. Il fabriqua des briques et des tuiles avec de la boue qu'il avait pétrie et cuite avec un secret tout à lui ; il partit très loin à la recherche de roseaux et de joncs avec lesquels, après avoir tissé des nattes solides, il couvrit le toit de sa construction primitive.
12. Un jour, en octobre, nous allâmes voir cette nouvelle merveille. C'était une vraie merveille, car il l'avait construite de ses seules mains et avec l'aide de la nature, lui, un homme faible, presque vieux, qui ne se nourrissait que d'herbes comme un ermite. Ce n'était pas une cabane qu'il avait construite, mais une véritable maison : deux pièces, avec des fenêtres, des portes, une

cheminée, un lit, des chaises. Il avait également construit des sièges pour le parterre sur le devant, entouré d'un enclos de pierres dans les creux duquel il avait planté, comme dans des pots naturels, de petites plantes de roses sauvages, des fougères et des aubépines. Tout autour du pin, la même décoration se répétait. Sur le petit relief vallonné, l'herbe avait poussé, et dans l'herbe mêlée d'aiguilles dorées qui tombaient de l'arbre, d'étranges oiseaux semblaient se poser, d'aucuns aux ailes verdoyantes fermées, d'autres aux ailes sombres ouvertes : c'étaient les pommes de pin, qu'il avait laissées là, pour la surprise et la joie de ses petites maîtresses.

13. Ce fut une nouvelle fête. D'autant que les superbes figuiers avaient encore quelques fruits, dont la pulpe granuleuse rappelait le goût du tamarin ; et dans le vignoble récemment vendangé quelques grappes tardives mûrissaient, on aurait dit des groseilles à maquereau. La journée était chaude, bien trop chaude, et soudain un nuage noir veiné de rouge dessina derrière le pin une toile de fond apocalyptique. Le vent se leva, des pommes de pin tombèrent et de certaines, déjà fendues, churent des pignons, et avec eux, en fraternelle allégresse, de grosses gouttes et des grêlons. Pour les jeunes filles et les enfants, la fête était à son comble ; et en effet, ils s'entrelacèrent dans une danse, sous le pin, comme des lièvres sous la lune : ils sautaient, se raillaient, se bouscullaient, se dégageaient agiles, en poussant des cris de joie. Pendant un temps, l'arbre sembla y prendre plaisir, de sa hauteur gigantesque, comme un ancêtre protecteur s'égaye à voir ses arrière-petits-enfants jouer ; mais, soudain, il sembla se souvenir de son austère dignité, et ses branches se tordirent, comme si elles étaient envahies d'innombrables serpents, et elles sifflèrent, en se fouettant avec le vent qui, presque en profitant malignement de la première distraction de l'arbre, était devenu d'une violence inouïe.
14. Nous nous sauvâmes dans la maisonnette et Arcangelo, pâle et effrayé, alluma le feu pour sécher nos vêtements. Heureusement, l'averse venait du nord, elle frappait contre le pin et le mur arrière de la maison, en s'écoulant ensuite des deux côtés du relief vallonné, dans les sillons que le bagnard prévoyant avait creusés l'hiver précédent ; très vite, le potager fut inondé, se confondant avec le bassin, et le bruit de l'arbre et du vent donnèrent le sentiment d'une bourrasque maritime.
15. Il faut dire qu'une certaine frayeur commença à s'emparer même des plus courageuses d'entre nous, et que l'attitude incertaine et craintive d'Ar-

cangelo n'était pas de nature à dissiper la terreur du moment ; d'autant plus qu'il ne voulait pas ouvrir la deuxième pièce de la cabane, prétextant avoir perdu la clé. Qu'est-ce qu'il cachait dans cette petite pièce ? Peut-être un voyou, un de ceux qui ne manquaient pas de traîner dans des endroits peu fréquentés, tels que celui-ci ; ou alors une femme ?

16. Malgré toutes les preuves d'attachement et de loyauté dont il s'était montré généreux, une certaine aura de soupçon l'entourait toujours : l'homme ne se libère jamais complètement de l'ombre d'une faute commise, et la sienne était d'autant plus inoubliable qu'elle était inconnue. Et puis, cette voix implacable du pin, semblait raconter beaucoup de choses terribles et accuser non seulement l'homme pâle venu de loin pour troubler sa solitude, mais nous aussi, petites créatures excitées, qui l'importunions avec notre présence. C'est bien fait pour vous, petites filles insolentes qui avez laissé votre maman seule à la maison, maintenant elle pleure pour vous, pour votre vie en danger ; vous apprendrez à ne plus venir abîmer mon écorce avec vos taille-crayons, ou dépouiller le petit pré de mes pommes de pin.
17. Blotties autour du feu qu'Arcangelo alimentait avec des poignées d'aiguilles de pin sèches, nous écoutions la voix menaçante ; et l'eau semblait monter, monter, de plus en plus haut, depuis le potager jusqu'au parterre, elle semblait pouvoir à tout moment pénétrer dans notre abri, et tous nous noyer.
18. Et pour manger ? Arcangelo n'avait qu'un peu de pain d'orge et des pommes de terre ; on pouvait aller chercher quelque chose dans le potager, mais avec ce déluge ? Cependant, un certain sentiment de soulagement, voire de joie illumina nos petits cœurs perdus quand la femme qui nous accompagnait, en se s'affairant comme un moineau qui part à la recherche de nourriture pour ses oisillons, trouva de la farine et, sur la planche qui servait de table à Arcangelo, pétrit et prépara une galette de pain : elle balaya la pierre sous laquelle brûlait le feu et la posa dessus, ronde et pure comme une grande hostie. La galette commençait à gonfler, comme pour nous remonter le moral et nous égayer avec ses grimaces, lorsque nous entendîmes, dans la rue, parmi les grondements de l'orage, un son de clochette qui nous fit l'effet d'un carillonnement de nuit de Noël.
19. C'était notre père, en landau.

20. C'était lui ; et sa présence, comme celle du père céleste, sembla vraiment calmer la tempête. Même le pin s'apaisa, continuant à grogner, certes, mais avec une soumission affectueuse. L'homme qui arrivait était tel que même les choses et les éléments ressentaient l'influence de sa bonté.
21. Alors, Arcangelo ouvrit la deuxième petite pièce : aucun mystère ne devait exister pour son bienfaiteur. Dans un coin, nous entrevîmes un panier, et dans ce panier il y avait un lièvre avec ses petits, tous aux oreilles droites comme des pousses dorées, tous avec des yeux ouverts comme ceux des enfants qui ne trouvent pas le sommeil.